

CONSEIL DES ARTS

32^E GRAND PRIX

CAHIER THÉMATIQUE H • LE DEVOIR, LES SAMEDI 1^{ER} ET DIMANCHE 2 AVRIL 2017



Montréal veut accroître les **retombées économiques** de la culture *Page H 2*



Reconnaître et faire émerger la **diversité culturelle** montréalaise *Page H 3*



JULIE ARTACHO

Les créations de Cas public sont imprégnées par des références au conte. *Suites curieuses* (ci-dessus), illustré par Marjolaine Leray avec Cai Glover, s'inspire du *Petit Chaperon rouge*.

DANSE

Un créateur jeunesse au rayonnement international

Cas public remporte les honneurs

JÉRÔME DELGADO
Collaboration spéciale

Une année exceptionnelle, passée sur les scènes les plus prestigieuses de la planète, se conclut, pour la compagnie montréalaise de danse actuelle Cas public, par les plus beaux honneurs: l'obtention du 32^e Grand Prix du Conseil des arts de Montréal (CAM).

L'Opéra de Paris, le Royal Opera House, à Londres, et le Lincoln Center, à New York: trois

institutions de poids dans le milieu des arts de la scène et de la musique. Pour un artiste québécois, ou une compagnie, être à l'affiche d'un de ces monuments est un bon indicateur de sa réussite, de la qualité de son programme.

Le parcours en 2016 de Cas public, renommée pour sa programmation pour les 18 ans et moins, ne l'a pas amenée dans une de ces maisons, ni dans deux, mais bien dans les trois. C'est ce «rayonnement international» que le CAM a voulu saluer.

Coup sur coup, presque «simultanément»,

selon Hélène Blackburn, la directrice et fondatrice de la compagnie née en 1989, les neuf danseurs attirés de Cas public sont montés sur les scènes de l'Opéra de Paris, du Royal Opera House et du Lincoln Center.

«L'année 2016 est importante par la simultanéité», explique Hélène Blackburn, attrapée entre un séjour à Madrid et un autre à Reims. Il faut dire que, depuis quelques années, Cas public rayonne en dehors de ses frontières. À Paris, la

VOIR PAGE H 5 : JEUNESSE



DAMIAN SIQUEIROS

Dans *GOLD*, avec Daphnée Laurendeau, cinq artistes dansent sur *Les variations Goldberg* de Bach dans la version donnée par Glenn Gould.



TERESA MARGOLLES

MAC

VANESA, TRAVAILLEUSE DU SEXE TRANSGENRE, POSE SUR LES RUINES DE LA PISTE DE DANSE DU «NIGHTCLUB IRMA'S» QUI SE TROUVAIT RUE SANTOS DEGOLLADO, À CIUDAD JUÁREZ, MEXIQUE.

Les installations, sculptures, photographies et performances de Teresa Margolles sont le résultat d'une réflexion humaniste et artistique sur les conflits sociaux, les tragédies personnelles et la marginalisation.

MUNDOS 2017 02 16
2017 05 14

MUSÉE D'ART
CONTEMPORAIN
DE MONTRÉAL

185, rue Sainte-Catherine Ouest
Montréal (Québec) H2X 3X5 Canada
Métro Place-des-Arts macm.org

Avec le soutien de
Phyllis Lambert, Lillian Hauser,
Sarah McCutcheon Greliche
et Erin Slater Battat



CONSEIL DES ARTS



JACQUES GRENIER LE DEVOIR

L'offre culturelle abondante a contribué à positionner Montréal comme une grande métropole culturelle. Elle est reconnue pour ses effets spéciaux, son cirque, son théâtre jeunesse, ses grands festivals.

POLITIQUE CULTURELLE

Montréal veut accroître les retombées économiques de la culture

NADIA KOROMYSLOVA
Collaboration spéciale

« En ce moment, on est dans une période charnière pour Montréal », rappelle Manon Gauthier, présidente de la Commission de la culture et des communications au conseil exécutif de Montréal. Alors que les gouvernements

du Québec et du Canada viennent de se doter de nouvelles politiques culturelles, Montréal, plongée dans les célébrations de son 375^e anniversaire, voit son champ d'action s'élargir avec la Loi sur le statut de métropole.

Le moment est donc bien choisi pour redéfinir le rôle de la culture à Montréal. Alors

que l'ancienne politique culturelle arrivait à sa fin, la Ville a entrepris des consultations à l'automne 2015 visant à élaborer une nouvelle. Prenant appui sur une démarche participative, elle a demandé à plus de 200 représentants de milieux culturels, universitaires et municipaux de définir ses axes. Il ressort aujourd'hui de

ce vaste chantier des lignes directrices pour la future politique 2017-2022, intitulée *Savoir conjuguer la créativité et l'expérience culturelle citoyenne à l'ère du numérique* et dont le projet final devrait être présenté à la mi-juin.

« On a voulu mobiliser le milieu, pour faire en sorte que cette politique n'émane pas

d'un huis clos, mais qu'elle soit à l'image des participants », explique Manon Gauthier. La Ville souhaite que tous les acteurs, des petites compagnies d'artistes jusqu'aux producteurs de gros festivals, en passant par l'industrie des nouvelles technologies, mettent la main à la pâte pour faire de Montréal une métropole incontournable. Une métropole qui attire l'investissement et le tourisme grâce à ses produits culturels, et qui mise sur l'exportation. Pour encourager cette dynamique, il importe, explique M^{me} Gauthier, de sortir d'une vision en silo de la culture comme un domaine à part pour la penser comme un élément transversal.

Souplesse et entrepreneuriat

« L'offre culturelle à Montréal est très abondante et diversifiée. Par habitant, on est une des métropoles qui investissent le plus en culture au Canada », rappelle M^{me} Gauthier. Cette générosité des pouvoirs publics a contribué à positionner Montréal comme une grande métropole culturelle. Aujourd'hui, Montréal est reconnue mondialement pour ses effets spéciaux, son cirque, son théâtre jeunesse, ses grands festivals. D'ailleurs, Manon Gauthier a dernièrement participé à une mission à Los Angeles axée sur le leadership de Montréal en réalité virtuelle et augmentée.

En cohérence avec cette vision pour le développement de Montréal, un des objectifs de la nouvelle politique culturelle est la stimulation. En favorisant un contexte propice à la création, à la production et à la diffusion de ce qui se fait ici, la Ville cherche à augmenter les retombées économiques du secteur culturel. « Ce que nous souhaitons, c'est rapprocher l'artiste de l'entrepreneuriat », déclare Manon Gauthier. Une vision nouvelle de l'activité artistique, qui met l'accent sur la chaîne d'économie que l'activité artistique génère. « C'est un modèle qui permet d'avancer pour la culture » en favorisant la mutualisation entre les entreprises culturelles et les artistes, continue M^{me} Gauthier. Elle concède que le terme entrepreneuriat peut effrayer les milieux artistiques et qu'il va falloir un grand travail de « pédagogie » pour faire adopter cette approche. Et tient à rappeler que cela ne signifie pas un désengagement de la part des institutions pour soutenir les artistes.

Stimuler le développement signifie également mettre à profit la création numérique, devenue « incontournable ». Un projet né de cette nouvelle vision axée sur la collaboration et l'entrepreneuriat est le nouveau partenariat entre la

Ville, Tourisme Montréal et l'UQAM. Par la création d'un laboratoire d'innovation en tourisme, « on met la technologie au service du développement culturel et touristique ».

Alors que la Ville veut rester à l'affût de l'innovation et favoriser les nouvelles technologies, il n'est plus réaliste de fonctionner avec des politiques de dix ans. Dans un contexte qui évolue de plus en plus rapidement, il fallait se doter de moyens plus flexibles. C'est ainsi ce qui va être demandé au Conseil des arts de Montréal. Cet organisme central pour l'accompagnement et le soutien financier aux artistes, avec un budget de 14,5 millions en 2017, verra son rôle renforcé, mais aussi plus intégré avec les orientations de la politique culturelle de la Ville. Manon Gauthier rappelle que le Conseil est déjà à l'avant-plan, ayant revu ses programmes et s'ouvrant aux arts numériques et à la multidisciplinarité. Mais les programmes devront également être repensés : « Les programmes ont été établis il y a des décennies et on constate maintenant que la réalité change tellement rapidement », plaide-t-elle.

Créer ensemble

Il importe donc de sortir des anciens modèles, trop limitatifs. La Ville cherche à « rassembler les forces vives pour stimuler la création », où chaque acteur collabore et travaille de manière transversale. Or, pour rendre visible cette transversalité, il faut avant tout rendre visible l'interdépendance entre la vie économique, la vie de quartier et l'offre culturelle de Montréal.

L'une des propositions qui rencontrent le plus d'écho en ce sens est l'utilisation du patrimoine architectural pour devenir des lieux de création. L'ancienne tour d'aiguillage de la rue Wellington par exemple, se transformera prochainement en incubateur urbain. S'y côtoieront galerie d'art, restaurant et ateliers d'artistes.

C'est également en ce sens qu'a été pensé le 375^e anniversaire de Montréal. « Le 375 n'est pas une fin en soi, mais une occasion de relance pour la métropole », déclare M^{me} Gauthier. Avec une année à la programmation chargée en offre culturelle, la Ville a voulu favoriser les expériences de proximité, en travaillant main dans la main avec les arrondissements. Mais il était aussi important de laisser des legs durables après les célébrations. En privilégiant les partenariats avec les grandes entreprises et les projets mixtes, Montréal espère donner un aperçu de la richesse de ce qu'elle a à offrir comme grande métropole culturelle.

Nouveau
La seule série documentaire entourant les festivités du 375^e anniversaire de Montréal

MTL
jeudi 20h
dès le 13 avril

Télé-Québec

Vive 375

Manon Gauthier

CONSEIL DES ARTS

CULTURE POUR TOUS

Réunir les peuples grâce à la culture

Le concert *Souffles – 10 chœurs pour un chant à créer* jette des ponts

Souffles – 10 chœurs pour un chant à créer a été présenté gratuitement l'an dernier à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts lors des Journées de la culture. Présenté par Culture pour tous, un organisme de démocratisation et de sensibilisation aux arts, le concert était en nomination pour le Grand Prix du Conseil des arts de Montréal.

MARTINE LETARTE

Collaboration spéciale

Réunir sur une scène 10 chœurs de 10 communautés culturelles: le projet était ambitieux. Pour relever le défi, le compositeur et metteur en scène André Pappathomas n'avait pas d'autres solutions que de chercher sur Internet des groupes de différentes communautés culturelles de Montréal et de leur demander s'ils connaissaient des gens qui formaient un chœur traditionnel dans leur communauté. Il en a trouvé, d'autres chœurs se sont formés pour l'occasion et poursuivent leurs activités depuis.

«Par exemple, la Maison de la Syrie a réussi à créer un chœur», raconte André Pappathomas.

«On parlait beaucoup des réfugiés syriens à ce moment-là et je trouvais très intéressante l'idée de réunir ces nouveaux arrivants, de les inviter à former un chœur pour prendre part à ce projet», se souvient Louise Sicuro, présidente-directrice générale de Culture pour tous.

«Qu'a-t-il de plus rassurant et de convivial que de se retrouver ensemble pour chanter?» ajoute-t-elle.

L'art comme outil d'intégration

Ce concert, dont une portion a été conçue à partir d'une base d'improvisation vocale, était présenté à l'occasion du 20^e anniversaire des Journées de la culture. Il a réuni environ 250 personnes sur scène. Des auteurs, dont Kim Thuy et Natasha Kanapé Fontaine, sont aussi venus lire des extraits de textes entre les chants. Il y avait des chœurs sud-américain, congolais, rwandais, polonais, roumain, ukrainien, philippin, malgache et même, un cœur du Nunavik avec ses traditionnels chants de gorge.

«C'était touchant de voir réunies toutes ces communautés qui n'ont pas l'habitude de se fré-



Souffles – 10 chœurs pour un chant à créer a été présenté l'an dernier à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts lors des Journées de la culture.

quenter, raconte M^{me} Sicuro. Il n'y a qu'à Montréal qu'on peut faire ça. Il y a vraiment un pluralisme.»

C'est d'ailleurs ce qui a inspiré André Pappathomas pour ce projet.

«Les Journées de la culture, c'est un rapprochement des cultures des peuples, explique-t-il. Non seulement par l'art, mais aussi par l'histoire et par la langue. J'aime travailler avec la culture langagière des peuples.»

«C'est quelque chose de réunir ces gens de toutes ces communautés sur la grande scène de la Salle Wilfrid-Pelletier, alors que plusieurs n'avaient même souvent jamais mis les pieds à la Place des Arts», affirme Louise Sicuro, qui se réjouit d'avoir eu l'entière collaboration du diffuseur pour réaliser ce projet.

Elle est convaincue qu'inclure les artistes des communautés culturelles est une responsabilité du milieu des arts montréalais.

«Il y a de plus en plus d'artistes professionnels immigrants, on en a besoin d'en plus et il faut étendre le dialogue», affirme Louise Sicuro. Il faut leur donner de la place. Que ce soit dans les écoles de formation, dans les compagnies de théâtre ou de danse. Pour développer une culture

commune, il faut la voix de tous les citoyens du Québec.»

Dans le projet *Souffles – 10 chœurs pour un chant à créer*, les participants n'étaient d'ailleurs pas invités sur scène seulement pour présenter leurs traditions.

«Ils étaient vraiment appelés à apporter leur contribution pour nourrir l'ensemble et créer une harmonie nouvelle», explique André Pappathomas. Pour voir davantage d'artistes de la diversité, il faut les interpeler et développer des projets inclusifs.»

L'origine des Journées de la culture

C'est en 1996, dans la foulée du Sommet sur l'économie et de l'emploi lancé par Lucien Bouchard, que les Journées de la culture ont été lancées.

«Il n'y avait rien au départ sur la culture dans ce sommet, alors je suis allée frapper à la porte du Chantier de l'économie sociale et on m'a accueillie, mais ça prenait un projet», raconte Louise Sicuro. J'en ai créé un rapidement. C'était les Journées de la culture.»

Elle s'était inspirée des Journées européennes du patrimoine où l'on ouvre les portes

de différents monuments qui habituellement, ne sont pas accessibles au public.

«Je ne voulais pas d'un festival avec une programmation, mais vraiment, un mouvement de la base, volontaire, local, où des artistes et des organisations culturelles accueillent le public», explique Louise Sicuro.

Ce ne sont pas seulement les grandes institutions de Montréal ou de Québec qui organisent des activités.

«Plusieurs artistes et artisans dans plus de 350 villes font simplement ouvrir la porte de leur atelier pour rencontrer les gens qu'ils ne voient jamais dans d'autres occasions», ajoute-t-elle.

Ces Journées de la culture permettent ainsi de réaliser que la culture n'est pas confinée aux grandes institutions culturelles.

«Avoir un intérêt pour la culture, ça ne veut pas dire aller à l'opéra chaque mois», affirme Louise Sicuro. Ça veut dire aussi lire, écouter de la musique, regarder des téléromans. La culture, c'est très large. Et, elle est partout autour de nous.»

La culture à l'école

Si la culture est partout dans les communautés, l'équipe de Culture pour tous croit qu'elle doit être particulièrement présente dans les écoles. C'est un grand cheval de bataille actuellement pour l'organisation qui a mis sur pied le projet pilote Hémisphères: culture-éducation. L'objectif? Développer un réseau d'écoles qui placera la culture au cœur de ses activités.

«Par l'enseignement des matières, mais aussi par plusieurs autres moyens pour permettre aux jeunes de développer leur créativité, d'entrer en contact avec les arts et la culture, de vivre dans le pluralisme», explique Louise Sicuro.

La rentrée prochaine, dix écoles dans sept régions du Québec tenteront l'expérience. En cette ère où la société vit beaucoup de tensions, la culture permet de créer des ponts.

«Il ne faut pas que les gens se sentent exclus de la culture parce qu'ils n'ont pas d'argent, ou parce qu'ils n'y connaissent rien», affirme M^{me} Sicuro. Il faut favoriser la participation culturelle, et cela passe beaucoup par les jeunes. Puis, en travaillant davantage dans les écoles, nous formerons des citoyens qui participeront à la vie culturelle au quotidien dans leur milieu, qui l'enrichiront, qui la défendront.»



Louise Sicuro



André Pappathomas

GALERIE B-312

Porter fièrement sa Croix

CLAUDE LAFLEUR

Collaboration spéciale

En 1991, un groupe de jeunes artistes diplômés de l'UQAM fonde la Galerie B-312, un centre d'artistes autogéré qui se veut avant tout un lieu de création multimédia. Ce faisant, il prend part à une formule qui fait l'envie du monde des arts un peu partout sur la planète.

«En allant sur la scène internationale, j'ai réalisé à quel point les centres d'artistes autogérés sont quelque chose qui distingue le Canada, et plus particulièrement le Québec», déclare Marthe Carrier, directrice de la Galerie B-312. C'est ici que cette façon de faire s'est le mieux développée et est le plus structurée. Je dirais même que c'est quelque chose d'essentiel à l'écologie du

monde des arts.»

En 2016, la Galerie B-312 a souligné ses 25 ans d'existence en participant à la Rétrospective Pierre Ayot — figure marquante de l'histoire de l'art au Québec — en créant son œuvre mythique: *La croix du mont Royal*.

Par conséquent, le Conseil des arts de Montréal (CAM) estime qu'il s'agit là d'un «accomplissement exceptionnel durant l'année artistique 2016». La Galerie B-312 figure ainsi parmi les cinq finalistes du Grand Prix du CAM. Plus spécifiquement, le Conseil considère que cette galerie contribue de façon originale «à la vitalité de la ville de création qu'est Montréal».

Prise de parole

«En 1991, nous étions quatre artistes qui terminaient chacun une maîtrise à l'UQAM», relate Marthe Carrier. En fait, ces jeunes artistes reprenaient en

main la galerie d'art L'Émergence, fondée en 1983 par Jean-Jacques Huot, celui-ci désirant prendre sa retraite.

«On a alors choisi de transformer L'Émergence en un centre autogéré», poursuit-elle, une structure qui favorise l'implication des artistes au sein du conseil d'administration ou du comité de programmation, ou en prenant part aux grandes orientations de l'organisme. «Nous voulions donc offrir aux artistes une plateforme d'échanges et de rencontres», précise la directrice de la galerie.

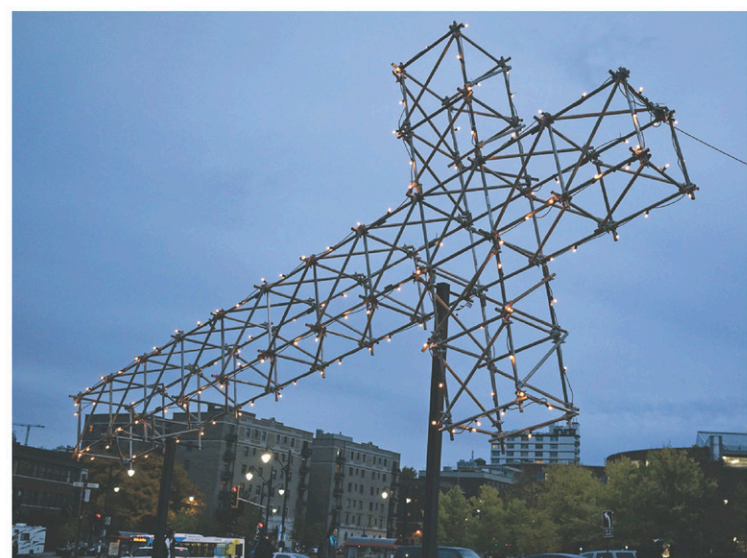
Il s'agit aussi d'une prise de parole, puisque c'est une façon pour les artistes de dire qu'ils soutiennent un autre artiste parce qu'ils trouvent intéressant ce que celui-ci fait. «Pour moi, cette prise de parole, c'est quelque chose de très précieux», insiste M^{me} Carrier. C'est aussi une façon de prendre en charge les moyens de production, de diffusion et de prestation du travail des artistes par eux-mêmes.»

Située à l'origine sur le Plateau Mont-Royal, la galerie L'Émergence s'est rapidement installée dans l'édifice Belgo, au 372, rue Sainte-Catherine, ses nouveaux fondateurs désirant faire voir le travail des artistes au plus grand nombre possible de personnes.

«Nous logions au local B-312, d'où le nom que nous avons donné à notre galerie», explique M^{me} Carrier. Puis, une douzaine d'années plus tard, la galerie a emménagé à l'espace 403 du Belgo, tout en conservant son nom. «Je sais, ça fait beaucoup de chiffres qui se confondent!», dit-elle en riant.

Ces vingt-cinq dernières années, la galerie B-312 a présenté plus de 250 expositions et interventions artistiques. Quelque 800 artistes ont participé à des événements au bénéfice du centre. Plus de 60 tables rondes, conférences d'artistes et visites d'atelier ont été organisées, 90 musiciens y ont produit des concerts, etc.

Marthe Carrier souligne en



GABOR SZILASI

Réplique de *La croix du mont Royal* de Pierre Ayot, installée à l'automne 2016 à l'angle des avenues du Parc et des Pins.

outre que ses trois collègues fondateurs — Michel Boulanger, devenu professeur à l'École des arts visuels et médiatiques de l'UQAM, Marc Desjardins, qui a fondé sa propre maison d'édition, et Johanne Gagnon, qui a enseigné les arts jusqu'à tout récemment au Cégep Édouard-Montpetit — sont encore reliés à la galerie 25 ans plus tard.

La croix de la polémique

L'année dernière, la Galerie B-312 s'est associée à la Rétrospective Pierre Ayot organisée par la Grande Bibliothèque de Montréal et présentée dans divers bibliothèques, centres d'artiste, galeries privées et musées. C'est ainsi que la Galerie B-312 a entrepris de restituer la fameuse *Croix du mont Royal* de M. Ayot.

Rappelons que Pierre Ayot, décédé en 1995 à l'âge de 52 ans, a mené une longue carrière de professeur à l'Université du Québec à Montréal en plus de fonder l'Atelier Graff et de lancer, avec sa compagne Madeleine Forcier, une galerie éponyme.

Au milieu des années 1970, cet artiste a imaginé une croix semblable à celle qui domine le mont Royal, mais qui serait penchée sur son flanc, comme si elle venait se reposer au pied de la montagne.

À l'été de 1976, cette œuvre a été installée dans le cadre de l'exposition d'art public *Corridart*, s'étalant tout le long de la rue Sherbrooke, à l'occasion des Jeux olympiques. Or, le

maire Jean Drapeau n'a pas du tout apprécié cette initiative citoyenne et artistique. Par conséquent, l'œuvre, à peine achevée, fut tout de suite démolie en même temps que le reste de l'exposition *Corridart*... donnant lieu à l'un des grands épisodes de censure qu'a connus la métropole.

Quarante ans plus tard, la Galerie B-312 fabrique donc une croix similaire... recréant, ô surprise, un nouvel épisode de censure! En effet, quelques jours avant la mise en place de la croix à proximité des bâtiments des religieuses hospitalières de Saint-Joseph, le maire Denis Coderre considère pour sa part que l'œuvre pourrait froisser certains.

Mais les commissaires refusent de se plier aux exigences de la Ville et décident d'aller de l'avant. Leur projet reçoit alors l'appui du public puisque, entre autres, plus de deux cents citoyens contribuent financièrement au projet. Le public s'approprie donc l'œuvre.

«Nous voulions recréer cette œuvre puisque nous la trouvions particulièrement intéressante, tant dans sa proposition que par son histoire», relate Marthe Carrier. Et le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il s'agit d'une œuvre qui soulève toujours des questionnements, des réflexions et des prises de position.»

L'exposition 2016 de la croix de Pierre Ayot n'était que temporaire, ajoute-t-elle, et a pris fin en décembre dernier. La croix est maintenant sagement remise quelque part...

— Célébrer la vitalité artistique, c'est reconnaître l'apport essentiel des créateurs au rayonnement de Montréal.

Les membres de Culture Montréal félicitent tous les finalistes du Grand Prix du CAM!

Culture Montréal

LES ARTS MONTRÉAL MUSICAL CLUB
LMMC
concert

126^e saison 2017-2018
SALLE POLLACK
555, rue Sherbrooke Ouest

Le dimanche à 15 h 30

10 sept. MONROSE TRIO, piano et cordes
1^{er} oct. ANDRÉ LAPLANTE, piano
22 oct. BORODIN QUARTET, cordes
12 nov. ALBAN GERHARDT, violoncelle
3 déc. MARTIN HELMCHEN, piano
4 fév. CALIDORE STRING QUARTET, cordes
25 fév. LISE DE LA SALLE, piano
18 mars JERUSALEM QUARTET, cordes
8 avril RACHEL BARTON PINE, violon
29 avril ANGELA HEWITT, piano

Abonnement : 300 \$ Étudiants (26 ans) : 80 \$
Billet : 50 \$ Billet : 20 \$
Non remboursable/Taxes incluses

LMMC
514-932-6796
lmmc@qc.aibn.com
www.lmmc.ca

CONSEIL DES ARTS

BANDE DESSINÉE

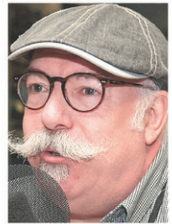
Le neuvième art a son festival

PIERRE VALLÉE

Collaboration spéciale

Le Festival BD de Montréal tiendra sa sixième édition la fin de semaine du 26 au 28 mai, venant ainsi conclure le Mois de la BD, organisé par Bibliothèques de Montréal. L'instigateur et organisateur du Festival BD de Montréal est François Mayeux, un vieux routier de la bande dessinée au Québec. «J'ai toujours travaillé dans le monde de la librairie et, tôt dans ma carrière, je me suis spécialisé en bandes dessinées», raconte celui qui est aussi propriétaire de la librairie Planète BD.

Le festival BD de Montréal n'est pas la première fois que l'on célèbre la bande dessinée au Québec. «Il y a eu plusieurs festivals par le passé, cela remonte aux années 1980, souligne François Mayeux, mais c'était des événements qui duraient un an ou deux, donc éphémères. Ensuite, la bande dessinée a été célébrée à l'intérieur d'autres événements culturels, comme le Festival Juste pour rire. Mais dans ce cas, la bande dessinée ne faisait pas cavalier seul. Le Festival BD de Montréal est le premier à réussir à être indépendant et, avec sa sixième édition, à s'assurer une certaine pérennité.»



François Mayeux

La clé du succès cette fois? «Lorsque j'ai décidé de lancer ce festival, j'ai vite compris que le succès de l'événement reposait en premier sur l'appui du milieu de la bande dessinée. Mes premières démarches furent d'aller rencontrer les créateurs et les maisons d'édition pour m'assurer de leur soutien. Aujourd'hui, tout le milieu de la bande dessinée au Québec tient à participer à ce festival.»

Un autre élément du succès du festival BD de Montréal est la présence de nombreux partenaires. «Par exemple, l'un des premiers partenaires avec lesquels nous nous sommes associés est Bibliothèques de Montréal. Pourquoi ce choix? Parce que la bande dessinée est le livre qui est le plus emprunté dans tout le réseau des bibliothèques de Montréal. Bibliothèques de Montréal était donc un partenaire naturel.»

Arrivée à maturité

Si le Festival BD de Montréal a réussi à bien s'implanter, c'est qu'il est venu au monde à point nommé, c'est-à-dire à un moment où le neuvième art est arrivé à une certaine maturité, au Québec, mais aussi ailleurs dans le monde. «D'une part, la bande dessinée au Québec se porte plutôt bien, nous comptons de nombreux auteurs talentueux qui sont soutenus par de solides maisons d'édition. D'autre part, la bande dessinée a beaucoup évolué.» En effet, cantonnée dans ses débuts au genre comique, elle s'en est affranchie pour aujourd'hui se diversifier et embrasser plusieurs



Exposition des planches de Jean-Paul Eid, auteur des célèbres aventures de Jérôme Bigras

JOANIE BREULT

genres. De nos jours, toutes les thématiques possibles sont abordées par la bande dessinée, de la science-fiction au récit historique en passant par la littérature jeunesse. «Certaines thématiques sont même plus faciles à aborder par la bande dessinée. La bande dessinée est même devenue un support pédagogique en milieu scolaire. Elle n'est plus réservée aux enfants et aux mordus, mais elle rejoint maintenant tous les segments du lectorat. Je dis que tout le monde aujourd'hui peut lire de la bande dessinée sans pour autant être obligé de lire la même bande dessinée.»

L'événement

Le Festival de BD de Montréal aura lieu, comme c'est le cas depuis sa création, en plein cœur du parc La Fontaine, tout près de l'Espace La Fontaine. L'entrée est gratuite. «Le fait de tenir un événement gratuit et en plein air donne une allure bon enfant au Festival BD de Montréal, ce qui le rend encore plus accessible. Évidemment, les amateurs de bandes dessinées sont au rendez-vous, mais nous accueillons beaucoup de familles avec enfants. Une image qui peut caractériser le Festival BD est celle d'une famille assise à l'ombre d'un arbre avec parents et enfants qui lisent de la bande dessinée. Ce format est aussi le cadre idéal pour les curieux qui veulent apprivoiser la bande dessinée.»

Bon an, mal an, environ 10 000 personnes fréquentent le Festival BD de Montréal. «Les visiteurs peuvent alors rencontrer les quelque 125 auteurs qui seront présents. La grande majorité sont des auteurs québécois, car nous mettons l'accent sur la création locale, mais nous accueillons aussi une vingtaine d'auteurs étrangers. Les maisons d'édition québécoises de bande dessinée sont aussi sur place.» Plusieurs autres activités sont aussi proposées aux visiteurs.

De plus, le Festival BD de Montréal est, depuis deux ans, un événement bilingue. «Il existe peut-être deux solitudes au Québec, mais ces deux solitudes se retrouvent dans le même lieu au Festival BD de Montréal.»

Pour la suite des choses

L'important pour François Mayeux, une fois la sixième édition terminée, c'est de

consolider le festival et de l'asseoir sur une base encore plus solide. «Ce que je souhaite pour le Festival BD de Montréal, c'est trouver un commanditaire d'importance qui s'engagerait financièrement sur une période de quelques années. C'est d'ailleurs à cela que je travaille et ce sur quoi je vais me concentrer dans la prochaine année.»

La reconnaissance que lui apporte le Conseil des arts de Montréal en nommant cette année le Festival BD de Montréal comme l'un des finalistes au Grand Prix est à ses yeux un signe encourageant. «C'est une reconnaissance du sérieux de notre entreprise et du bilan positif de celle-ci. Le Festival BD de Montréal est encore un jeune festival et la reconnaissance du Conseil des arts de Montréal ne peut que nous aider à augmenter notre visibilité.»

JEUNESSE

SUIITE DE LA PAGE H 1

troupe montréalaise est même une habituée de l'Opéra.

«On se sent privilégiés, dit la tête créatrice de Cas public. On est attendus à Paris, on y va, on y retourne, année après année. On nous reçoit comme si on faisait partie de la maison.»

La rareté de la jeunesse

Hélène Blackburn était déjà particulièrement ravie de se retrouver parmi les finalistes pour le Grand Prix, du fait qu'un programme comme le sien, jeune public, est rarement reconnu. Un survol de l'histoire de la récompense décernée depuis 1985 révèle en effet que Cas public ne serait que le quatrième diffuseur jeunesse à être cité. Et aucun, ni la Maison théâtre, ni le festival Coups de théâtre, ni l'Association des écrivains québécois pour la jeunesse, n'a reçu les grands honneurs.

L'erreur est désormais réparée.

«On reconnaît la création jeunesse, mais il existe encore beaucoup de préjugés», déplore Hélène Blackburn. Elle-même avait des idées préconçues, comme celle de croire qu'il fallait scinder le monde en deux, création pour adultes d'une part, création pour enfants d'une autre. Que cette seconde était une voie encore plus incertaine, voire dangereuse. Et pourtant, c'est cette route qu'elle a empruntée. Depuis 2001 et le spectacle *Nous n'irons plus au bois*, les chorégraphes pour jeune public sont les seules de la compagnie.

«On m'a questionnée sur ce choix [celui de faire de la création uniquement pour jeune public]. On me disait que je ne pourrais pas aller dans les grandes salles, sur de grandes scènes. On m'annonçait que j'al-

lais saboter ma carrière. Je finissais par le croire», raconte celle qui a écouté, au bout du compte, davantage son cœur que sa tête. «J'ai beaucoup d'imagination, mais pas assez pour m'imaginer que j'allais me rendre jusque [dans les scènes des grandes capitales].»

Sans aucune hésitation, Hélène Blackburn défend aujourd'hui son choix et ses programmes, qu'elle considère comme pour «tous publics». Plus question de scinder quoi que ce soit. «Une œuvre bien construite, affirme-t-elle, plaît à toutes les générations. Une exposition de Chagall, un spectacle de cirque, on ne pose jamais la question. Mais en danse, il y a une résistance.»

Elle ne résiste plus et laisse le soin aux programmeurs d'établir l'âge suggéré qui sera affiché à chacun des spectacles. Quitte à ce que cet âge varie pour une même œuvre: *Symphonie dramatique*, une relecture de *Roméo et Juliette* de Shakespeare, a été présentée au Québec comme une création pour adolescents, alors qu'en Europe, elle a été classée 8 ans.

Revoir les classiques

«Il n'y a pas de sujet tabou, estime Hélène Blackburn, il faut seulement réfléchir à la manière de le traiter. On pourrait inclure une partie de nudité, de sa représentation. Quand on décide d'embrasser large, il faut réfléchir au pourquoi et comment. La réflexion doit faire partie de l'équation.»

Enfant, et jusqu'au cégep, Hélène Blackburn pratiquait le ballet. C'est pendant ses études universitaires, à l'UQAM, qu'elle s'est dirigée vers la danse contemporaine. Celle qui a été interprétée pour Jean-Pierre Perreault jusqu'en 1989, mais qui a aussi étudié en ethnographie, n'a pas oublié ses classiques. Les créations de Cas public en sont amplement imprégnées par des références au conte — Le

petit chaperon rouge est à la base de *Suites curieuses* —, au théâtre (*Roméo et Juliette*) et aux chefs-d'œuvre de la musique, à l'instar de 9, la plus récente création portée par la *Neuvième Symphonie* de Beethoven.

«Un effet que j'aime, confie la directrice artistique de Cas public, c'est d'aller vers un référent culturel et de travailler sur la mémoire, sur un élément musical. L'impression du souvenir, en danse, place le spectateur dans une position à la fois familière et étrange. J'aime ce va-et-vient, entre la reconnaissance et la découverte.»

Si elle s'est fait un nom pour la maîtrise totale des techniques qu'elle exige de sa troupe, Hélène Blackburn se dit ouverte à toutes les expressions du corps, qu'elles soient d'origine classique ou tirées des danses urbaines. Mais il est vrai, concède-t-elle, que ses chorégraphes appellent la vitesse et la virtuosité, des mouvements complexes qui imposent de grandes capacités physiques.

Pour la création de 9, l'équipe qu'elle dirige a dû se familiariser avec une gestuelle propre au langage des signes. L'arrivée dans le groupe d'un danseur sourd, Cai Glover, a poussé Cas public vers des réflexions plus profondes sur la perception, sur les codes, mais aussi vers cette *Neuvième Symphonie*, composée par un Beethoven déjà atteint de surdité.

«Avec Cai Glover, on s'est intéressés à la question des langues, de la gestuelle, du langage des signes. On fait plus dans la métaphore. Un sourd pourrait reconnaître quelques traces, sans plus, confie-t-elle. On mîtisse ça, par un développement des bras et des mains. On travaille aussi sur le doigt, quelque chose qui est très peu présent dans la danse contemporaine, qui vient davantage de la danse urbaine.»

Après plus de 25 ans d'existence, Cas public n'a semblé-t-il cessé d'explorer, afin de rejoindre son public, ses publics. Jeunes ou pas, ici ou à Paris, malentendants inclus.

DÉJÀ PLUS DE 100 000 VISITEURS !

CHAGALL

COULEUR ET MUSIQUE

Performance musicale du groupe Ichka Klezmer
dans l'exposition chaque dimanche de midi à 14 h
Présentée grâce au soutien de la Fondation Azrieli.

Une présentation de

Grand mécène

Grand bienfaiteur

Une exposition organisée par le Musée des beaux-arts de Montréal en collaboration avec le Los Angeles County Museum of Art, et initiée par la Cité de la musique - Philharmonie de Paris, et La Piscine - Musée d'art et d'industrie André Diligent, Roubaix, avec le soutien de la Succession Chagall. Marc Chagall, Maquette définitive de la peinture murale du Metropolitan Opera, Lincoln Center for the Performing Arts, New York; Le Triomphe de la musique (détail), 1966. Collection particulière. © SODRAC & ADACP 2017, Chagall. © Archives Marc et Ida Chagall, Paris. Le MBAM remercie le ministère de la Culture et des Communications du Québec ainsi que le Conseil des arts de Montréal pour leur soutien constant.

CONSEIL DES ARTS

THÉÂTRE MAINLINE

Quand l'underground est mis en lumière

Fondé en 1991, le Théâtre MainLine, qui produit notamment le Festival Saint-Ambroise Fringe de Montréal, est l'un des plus importants joueurs de la métropole en matière de culture alternative. Pour la première fois depuis sa création, il était cette année mis en nomination au prestigieux Grand Prix du Conseil des arts de Montréal pour son dynamisme et la multiplication de ses efforts de rayonnement. Se réjouissant de cet honneur, sa directrice générale et artistique, Amy Blackmore, a accepté de partager son expérience. Entretien.

ÉMILIE CORRIVEAU

Collaboration spéciale

Tenu chaque printemps depuis sa création, le Festival Saint-Ambroise Fringe de Montréal est traditionnellement l'événement le plus important qu'organise le Théâtre MainLine au cours d'une année.

S'étalant sur plusieurs jours, sa programmation est toujours pluridisciplinaire et extrêmement éclectique; on peut autant y trouver de la danse, que du théâtre, de la musique, de l'humour ou de la poésie. Qu'ils soient en français ou en anglais, les spectacles qui y sont présentés sont choisis par tirage au sort et les quelque 500 artistes qui y participent ne sont jamais censurés.

Très prisé des amateurs de culture indépendante, le Saint-Ambroise Fringe réunit des dizaines de milliers de festivaliers à chacune de ses éditions. Il faut dire que l'événement est très abordable, le prix des billets pour assister à l'une ou l'autre de ses représentations ne dépassant jamais les dix dollars.

«C'est un festival démocratique, qui permet de réunir les gens dans de petites salles et de leur faire vivre des expériences, relève M^{me} Blackmore. Depuis quelques années, l'événement a pris beaucoup d'ampleur, mais nous restons toujours fidèles à nos principes d'accessibilité et de liberté.»

D'Édimbourg à Montréal

Bien que l'édition 2016 de l'événement ait été parmi les plus foisonnantes des dernières années, ce n'est pas son organisation qui a le plus occupé le MainLine en 2016. Hôte du Congrès mondial Fringe, lequel était tenu pour la première fois hors d'Édimbourg, sa ville d'origine, l'organisme s'est démené pour faire de ce dernier un événement qui ferait rayonner Montréal.

«En 2012, l'Edinburgh Festival Fringe Society

a organisé le premier Congrès mondial Fringe. En 2014, il y a eu une deuxième édition, qui a aussi eu lieu à Édimbourg. Pour le troisième congrès, la Société a décidé de laisser l'organisation à d'autres pour encourager la participation internationale. Elle a lancé un appel et nous avons décidé, en partenariat avec l'Association canadienne des festivals Fringe, de poser notre candidature. Montréal étant vraiment la ville des festivals, on s'est dit que ce serait super d'accueillir l'événement», précise M^{me} Blackmore.

Jugeant que la métropole québécoise serait effectivement toute désignée pour tenir son troisième congrès international, la Société du Festival Fringe d'Édimbourg a retenu la candidature de Montréal. S'en sont suivies deux années de préparation intense pour le MainLine.

«Je suis allée à Édimbourg en 2015 pour commencer à planifier le tout, raconte M^{me} Blackmore. C'est vraiment le plus gros projet que le MainLine ait organisé. Pour les cinq jours du Congrès, on a accueilli plus d'une centaine de délégués des festivals Fringe de partout à travers le monde! Il y avait des gens d'Afrique du Sud, d'Australie, de plusieurs pays d'Europe, etc. [...] C'est un rassemblement qui nous a permis d'affermir encore plus notre place au sein de l'écosystème mondial du Fringe, qui est quand même un des mouvements artistiques les plus importants au monde.»

Une galerie sur la Main

Alors que les activités d'organisation du Congrès mondial Fringe et de la 26^e édition du Festival Saint-Ambroise Fringe de Montréal battaient leur plein, loin de chômer, le MainLine a aussi ouvert une galerie d'art en décembre 2015 sur le boulevard Saint-Laurent.

«On l'a ouverte pour faire un pas de plus dans la direction que nous souhaitons prendre, c'est-à-dire être une compagnie réellement multidisciplinaire, indique M^{me} Blackmore. Le MainLine a toujours eu une offre qui se focalisait surtout



CINDY LOPEZ

Paul Cargnello lors du Festival Fringe

sur le théâtre. Avec cet ajout, on sera plus proche de l'esprit du Festival. Ça représente un défi important pour nous, mais c'est un changement très positif.»

Nonobstant ses débuts récents, la galerie MainLine a déjà accueilli plusieurs expositions, vernissages et événements culturels de toutes sortes. À en juger par l'enthousiasme qu'elle suscite, elle devrait connaître une année 2017 chargée. «Nous sommes très contents de cette première année, commente M^{me} Blackmore. Ça s'annonce bien pour la suite.»

Une nomination baume

Malgré le succès qu'ont récolté les récentes initiatives du Théâtre Mainline, la pétillante directrice générale et artistique de l'organisme ne cache pas que sa dernière année n'a pas été des plus faciles. «Je suis vraiment très contente de ce qu'on a réussi à faire, mais je suis fatiguée», lâche-t-elle en riant.

Aussi, lorsqu'elle a appris que le Théâtre Mainline et le Festival Saint-Ambroise Fringe étaient en nomination au Grand Prix du Conseil des arts de Montréal pour la première fois depuis leur fondation, M^{me} Blackmore a réagi

avec beaucoup d'émotion.

«Je l'ai su pendant que je vivais une période difficile. Ma tante, qui était mon mentor et celle qui m'avait le plus encouragée à me joindre au Fringe, venait tout juste de décéder. J'emballais des boîtes chez elle et, à un moment, j'ai fait une pause pour lire mes courriels sur mon téléphone. C'est là que j'ai su qu'on était finalistes. Ça m'a tellement fait plaisir. Ça a mis un peu de lumière dans ma peine et ça m'a donné de l'énergie pour continuer», confie-t-elle.

Depuis l'annonce de cette nomination, le Théâtre Mainline a reçu plusieurs encouragements de la communauté montréalaise. Notamment, le nombre de dons qu'a reçus l'organisme au cours des dernières semaines s'est avéré beaucoup plus important que d'ordinaire.

«Qu'on gagne ou non, être finaliste du Grand Prix du Conseil des arts de Montréal, c'est vraiment quelque chose d'extraordinaire, conclut M^{me} Blackmore. Ça nous apporte plein de possibilités et ça nous donne une belle tape dans le dos pour continuer. Je ne sais pas pour les autres, mais personnellement, cette nomination m'a confirmé que nous étions capables de réaliser de grandes choses!»

FÉLICITATIONS

à tous les finalistes du 32^e Grand Prix du Conseil des arts de Montréal. Ils ont contribué de façon originale à la vitalité de la ville de création qu'est Montréal

Les finalistes
ayant marqué 2016

Cas Public

Culture pour tous

Festival BD de Montréal

Galerie B-312

Théâtre MainLine / Festival
St-Ambroise Fringe de Montréal

CONSEIL
DES ARTS
DE MONTRÉAL

Montréal

partenaire officiel
RADIO-CANADA

